Traduction
DE
PAUL MEURICE
ET
AUGUSTE VACQUERIE

HYMNE A ÉROS

Extrait des chœurs d'*Antigone*
Tragédie de Sophocle, reprise à la Comédie-Française

Musique
DE
CAMILLE SAINT-SAËNS

Andno con moto. — *doux et expressif.*

In_vin_cible E_ros, qui te jou_es Des maî_tres au cœur vi_o_lent! Qui pour trô_ne choi_sis les jou_es De la jeu_ne fille au teint blanc! Tu prends, qu'on rie ou bien qu'on pleu_re, Lan_çant tes traits Sans sa_voir où, Les dieux à ja_mais, l'homme une heu_re. A_mou_reux, c'est à di_re fou!

Andno con moto. *p* Ped ★ *poco cresc.* *dim.* *pp* *rinf.* *dim.* *A_ce.* *dolce.* *dim.* *pp*



Portrait de Rembrandt, par lui-même. (Musée de La Haye.)



M. Lérand, dans le rôle de Rembrandt. (*Phot. Bert.*)

Que dans son âme en deuil dont le prisme s'irise
De tons agonisants pendant qu'elle se brise.

C'est là ce qu'on appelle un « morceau d'anthologie ». Jean Richepin y excelle. Le « couplet de Rembrandt » sera proposé comme exemple aux rhétoriciens. Il achève d'ébranler la sensibilité vacillante de Kobus. Puisqu'il faut qu'un artiste vibre et souffre, Siska se chargera, mieux que toute autre, de lui infliger cette épreuve. Elle regagne Amsterdam; elle emmène Kobus. Et Dirk sera du voyage, car il veut continuer de veiller sur son fils adoptif.

Le troisième acte nous transporte dans le logis somptueux de la courtisane. Le jeune peintre continue de l'aimer éperdument. Tel Armand Duval aime la Dame aux Camélias. Il s'imagine, avec ingénuité, que Siska lui est fidèle, alors que le riche et vieil armateur Roytema défraie son luxe. Quand il découvre la vérité, pris de fureur, il tue le vieillard; les deux amants s'enfuient, pour échapper au châtiment de leur crime, toujours escortés du brave Dirk. Mais, bientôt, les remords de Kobus, les amers reproches de Siska, usent cet amour, qu'ils croyaient éternel. Ils en arrivent à se haïr. La jeune femme se laisse enlever par un capitaine de corsaire. Une querelle éclate. Le capitaine tire à bout portant sur son rival. C'est Dirk qui essuie le coup de feu. Il est grièvement blessé; et il est heureux, puisque la trahison de Siska délivre et sauve Kobus. Ce tableau, un peu mélodramatique, ne m'a pas beaucoup plu. Le dernier, pathétique et touchant, en rachète la faiblesse. Nous revenons à Dordrecht. Le meunier Balthazar compte tristement les jours, en attendant le « retour de l'enfant prodigue ». Celui-ci réapparaît, désabusé, misérable, traînant après lui son malheureux ami, qui n'a plus la force de se soutenir. La police est à leurs trousses. Dirk, agonisant, s'accuse du meurtre qu'il n'a pas commis :

Je cherche en hésitant
Dans ma mémoire.. J'en ai tant à dire, tant!...
C'est comme un tas de boue affreux, ma vie ancienne
Près du premier faux pas qui vous jette au bas-fond...
[illegible] m'étais pris pour lui d'un amour si profond,
Si tendre!... Il me semblait voir toute ma jeunesse
Renaître... Et j'ai dit : « Oui, je veux qu'elle renaisse,
Mais belle, pure! Un Dirk, tel que je fus jadis,
Avant la boue... » Alors, ce qu'on fait pour un fils
En danger de mort... Tout devient bon, légitime,
N'est-ce pas?... Je l'ai fait. Tout, oui, tout..., jusqu'au [crime...

L'héroïque Dirk meurt, ayant accompli sa sublime tâche. Kobus, repentant, meurtri par la vie, épousera Lisbeth; il sera, désormais, un honnête homme.

D'unanimes applaudissements ont accueilli ce généreux ouvrage; il réchauffe le cœur par son éloquence; il séduit les yeux par le goût exquis d'une mise en scène évocatrice. Je voudrais accorder à ses interprètes des louanges sans réserves. Et, certes, M. Decori, chargé du rôle de Dirk, mérite les plus grands compliments. Il est truculent, convaincu, émouvant, pittoresque. Mais ses camarades n'ont pas su faire valoir, avec autant de bonheur, l'envolée lyrique de la langue de Richepin. Dire les vers est un art difficile. La jolie Mlle Carlier, l'aimable Louis Gautier, MM. Vial et Bouthors, ont besoin de s'y perfectionner. On a apprécié la bonhomie de M. Joffre, la grâce de Mlle Carrèze, dans les personnages de Balthazar et de Lisbeth; et l'on a admiré l'habileté avec laquelle M. Lérand a ressuscité et fait vivre la figure de Rembrandt.

JEAN THOUVENIN.



REMBRANDT

La vie de Rembrandt, telle que nous [illegible] connaissons, est puissante et belle, et [illegible] nous suffit. Elle se révèle toute donnée [illegible] l'esprit, à la science de voir et de comprendre, elle est la vie d'un homme qui a connu, comme tous les autres hommes, la joie et la douleur, mais qui a su rester simple dans la joie, résigné dans la douleur. A-t-il donc vécu en indifférent, passionné seulement de l'art? Non pas, mais il y avait en lui [illegible] force d'âme et un don de création qui l'obligeaient à continuer sa route et son œuvre.

On ne peut pas juger un Rembrandt comme un être ordinaire. Il ressentait bien, comme le premier venu, le bon et le mauvais [illegible] lui apportait l'existence, et, s'il ne le ressentait pas davantage, il pouvait l'analyser, pénétrer, mieux que tout autre. On peut [illegible] comparer à un acteur obligé de jouer [illegible] soir, son rôle, malgré quelque deuil [illegible] qui vient de lui enténébrer le cœur et l'esprit. Il sait qu'on l'attend, que la foule est massée dans la salle, comme d'habitude, que le rideau doit se lever à l'heure fixée, et qu'il faut donner à cette foule les mots, les cris, les larmes, l'émotion qu'elle attend. L'acteur jouera donc ce soir-là comme les autres soirs, il confondra ses sentiments avec ceux de son rôle, il sera convaincu et magnifique. Ne sait-il pas, après tout, qu'il a devant lui des hommes pareils à lui, des douleurs pareilles à la sienne? En scène! [illegible] scène! pour représenter leur vie à ceux [illegible] viennent au spectacle!

[illegible]